

# À mon ami Victor Hugo

*Entends-tu ce long bruit doux comme une harmonie,*

*Ce cri qu'à l'univers arrache le génie*

*Trop longtemps combattu,*

*Cri tout d'un coup sorti de la foule muette,*

*Et qui porte à la gloire un nom de grand poète,*

*Noble ami, l'entends-tu ?*

*À l'étroit en ce monde où rampent les fils d'Ève,*

*Tandis que, l'œil au ciel, tu montes où t'enlèves,*

*Ton essor souverain,*

*Que ton aile se joue aux flancs des noirs nuages,*

*Lutte avec les éclairs, ou qu'à plaisir tu nages*

*Dans un éther serein ;*

*Poussant ton vol sublime et planant, solitaire,*

Entre les voix d'en haut et l'écho de la terre,  
Dis-moi, jeune vainqueur,  
Dis-moi, nous entends-tu ? la clameur solennelle  
Va-t-elle dans la nue enfler d'orgueil ton aile  
Et remuer ton cœur ?

Ou bien, sans rien sentir de ce vain bruit qui passe,  
Plein des accords divins, le regard dans l'espace  
Fixé sur un soleil,  
Plonges-tu, pour l'atteindre, en des flots de lumière,  
Et bientôt, t'y posant, laisses-tu ta paupière  
S'y fermer au sommeil ?

Oh ! moi, je l'entends bien ce monde qui t'admire.  
Cri puissant ! qu'il m'enivre, ami ; qu'il me déchire !  
Qu'il m'est cher et cruel !  
Pour moi, pauvre déchu, réveillé d'un doux songe,

*L'aigle saint n'est pour moi qu'un vautour qui me ronge*

*Sans m'emporter au ciel !*

*Comme, un matin d'automne, on voit les hirondelles*

*Accourir en volant au rendez-vous fidèles,*

*Et sonner le départ ;*

*Aux champs, sur un vieux mur, près de quelque chapelle,*

*On s'assemble, et la voix des premières appelle*

*Celles qui viennent tard.*

*Mais si, non loin de là, quelque jeune imprudente,*

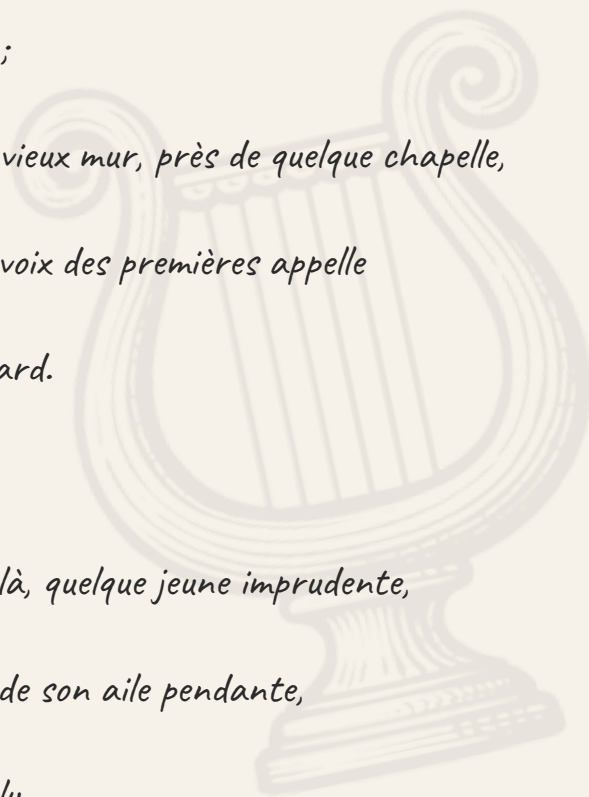
*Qui va rasant le sol de son aile pendante,*

*S'est prise dans la glu,*

*Captive, elle entend tout : en bruyante assemblée*

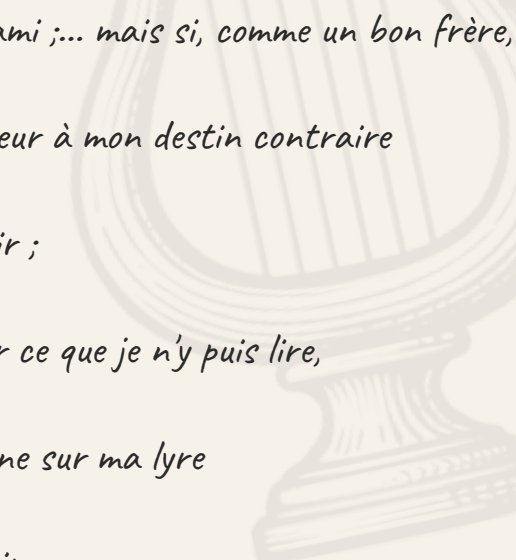
*On parle du voyage, et la marche est réglée*

*Et le départ conclu ;*



*On s'envole ; ô douleur ! adieu plage fleurie ;  
Adieu printemps naissant de cette autre patrie  
Si belle en notre hiver !  
Il faut rester, subir la saison de détresse,  
Et l'enfant sans pitié qui frappe et qui caresse,  
Et la cage de fer.*

*C'est mon emblème, ami ;... mais si, comme un bon frère,  
Du sein de ta splendeur à mon destin contraire  
Tu veux bien compatir ;  
Si tu lis en mon cœur ce que je n'y puis lire,  
Et si ton amitié devine sur ma lyre  
Ce qui n'en peut sortir ;*



*C'est assez, c'est assez : jusqu'à l'heure où mon âme,  
Secouant son limon et rallumant sa flamme  
À la nuit des tombeaux,*

*Je viendrai, le dernier et l'un des plus indignes,*

*Te rejoindre, au milieu des aigles et des cygnes,*

*Ô toi l'un des plus beaux !*

*Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869)*

